COMMENTAIRE D'UN PROCÈS :
LE PRINCE SERGEJ VORONCOV
CONTRE LE PRINCE PETR DOLGORUKOV

EUGÈNE TERNOVSKY

En 1860, le prince Sergej Voroncov, fils du célèbre maréchal et homme d'État russe, entama un procès contre le prince Petr Dolgoroukov¹. Les débats eurent lieu dans le département de la Seyne, où résidait l'un des protagonistes. Ce procès, de par la personnalité de l'accusé, mais aussi la gravité de l'accusation portée contre lui, provoqua, à l'époque, une stupéfaction générale. Le gouvernement russe le suivit avec une vive inquiétude, n'osant pas agir, du moins directement, et pour cause : dans les annales de la justice russe, une affaire de ce genre était sans précédent.

Rappelons les faits : le prince Sergej Voroncov, dont les parents avaient occupé une place très importante dans la biographie de Puškin, déposa une plainte contre le prince Petr Dolgoroukov, accusant ce dernier d'escroquerie et de calomnie. Le prince Dolgoroukov, en 1859, lors de son voyage clandestin en France, avait

1. Cf. « Procès du prince Vorontzov contre le prince Pierre Dolgoroukov et le Courier du Dimanche ». Paris, Librairie de Poulet-Malassis, 1862.

refusé de regagner son pays. Il connut l'exil et devint l'un des premiers réfugiés politiques russes. À cette époque, Dolgoroukov avait déjà acquis une solide réputation d'historien héraldiste expérimenté, dont les travaux, portant sur les origines des grandes familles russes, furent les premiers du genre en Russie et n'ont rien perdu de leur valeur aujourd'hui. En 1856, il était encore en Russie et préparait le dernier volume de son « *Histoire de la généalogie russe* ² ». Ce travail touchant à sa fin, il adressa alors une lettre au prince Mixail Voroncov³, lui demandant de lui transmettre dans les meilleurs délais « *des renseignements supplémentaires* » dont il avait été question quelques mois auparavant, lors de leur dernière entrevue à Saint-Pétersbourg. Plus tard, Dolgoroukov précisera que ces renseignements devaient lui permettre de démontrer, dans son « *Histoire de la généalogie russe* », les liens qu'aurait eu la famille du prince Voroncov avec celle des anciens boyards, qui portaient le même nom, comme l'avait noté précédemment le prince Mixail. Car jusqu'ici, tous les documents provenant des archives familiales de Voroncov, mises à la disposition de Dolgoroukov et censés justement prouver ces liens, n'avaient pas réussi à supprimer le doute de l'esprit de l'auteur qui, d'ailleurs, avait déjà mentionné sans équivoque, dans un ouvrage précédent⁴ le fait que l'ancienne maison des boyards Voroncov s'était éteinte à la fin du XVI^e siècle.

Dans cette lettre rédigée en français, Dolgoroukov offrait implicitement au prince, pour ainsi dire, une dernière chance de voir publier sa généalogie dans son « *Histoire de la généalogie russe* », « conformément à ses désirs », comme il le dira plus tard, bien qu'il ait su, selon ses propres paroles, « que son assertion était contraire à la vérité, mais que les égards dus à ses cheveux blancs d'octogénaires ne permettaient point une dénégation directe. Je me bornais à lui répéter, chaque fois qu'il m'en parla, que je serais charmé de voir et d'examiner ces documents⁵ ». Nous verrons plus tard que, dans cette entreprise, Dolgoroukov était inspiré par un sentiment moins noble que celui du respect dû à l'âge avancé du prince Voroncov.

2. Кг П. Долгоруков. Российская Родословная Книга. Тт. 1-4 М. 1855-57.

3. « Procès... », *op. cit.*, p. 108.

4. « Notice sur les principales familles de la Russie par le comte d'Amalgro ». Paris, Typographie de Firmin Didot Frères, 1843.

5. « Procès... », *op. cit.* (Annexe), p. 8.

Voici le texte de cette lettre :

« Mon prince,

Je m'occupe en ce moment à mettre la dernière main au quatrième volume de mon livre généalogique ; dans ce volume se trouveront les Wéliaminov et, par conséquent, les anciens Worontzov. J'examine scrupuleusement les papiers que Votre Altesse m'a envoyés et, jusqu'à présent, il m'a été impossible de découvrir dans les vieux documents et les chroniques des preuves d'authenticité des papiers en question. Les sentiments de respect et d'admiration que je professe pour Votre Altesse m'auraient rendu bien doux le plaisir de vous être agréable, mais je serai obligé d'imprimer l'article d'une manière complètement opposée à celle que vous auriez désirée, mon prince, si vous ne vous pressez point de m'envoyer des documents supplémentaires qui, éclaircissant les passages obscurs, auraient pu lever toutes les difficultés.

Le temps marche (c'est une expression que je vous recommande, j'y reviendrai tout à l'heure), le temps marche : il faut se hâter dans l'envoi des documents.

Je resterai ici, à la campagne, jusqu'aux premiers jours d'octobre. Mon adresse est (suit une adresse rédigée en russe). Je prie Votre Altesse d'agréer l'hommage du profond respect et du sincère dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être Votre très obéissant serviteur Petr Dolgorukov⁶.

Un billet, rédigé également en français, mais d'une écriture sensiblement modifiée, sans date ni signature, accompagnait cette lettre :

« Son Altesse le prince Worontzow a un moyen sûr de faire imprimer sa généalogie dans "Histoire de la généalogie russe", telle qu'il la veut, c'est de faire cadeau au prince Petr Dolgoroukov d'une somme de 50 000 roubles d'argent ; alors tout se fera suivant ses désirs. Mais il n'y a pas de temps à perdre⁷. »

La réponse de Voroncov fut courtoise et en même temps outrancièrement ironique. Résidant à ce moment-là en Allemagne, il indiqua qu'il lui était impossible d'envoyer d'urgence les « *documents supplémentaires* » ; qu'il considérait comme authentiques et probants ceux qu'il avait remis au prince héraldiste précédemment. Dans un post-scriptum, il fit état de sa grande surprise d'avoir trouvé, dans la lettre de Dolgorukov, « *un billet anonyme* » qu'il conservera, au cas où Dolgorukov voudrait trouver son auteur⁸.

6. *Ibid.*, p. 108.

7. *Ibid.*, p. 114.

8. *Ibid.*, 115.

La réponse de Dolgorukov, pleine d'une indignation trop théâtrale (« *je suis bien curieux de savoir qui a osé se permettre ce tour audacieux, cette action qui n'a pas de nom* »)⁹ montre, par sa brièveté même, que Dolgorukov s'attendait plutôt à une autre réaction de la part de Voroncov. Celle-ci l'avait pris au dépourvu. Néanmoins, il se maîtrisa aussitôt et surmonta son désarroi pour annoncer à son correspondant, non sans une mauvaise joie, son intention de rendre public son doute quant aux liens légitimes qu'auraient eus l'ancienne maison des boyards Voroncov et la famille du maréchal¹⁰.

En 1856, le prince Michail Voroncov disparaît. Comme le remarque très justement P. Ščegolev, ce « *billet anonyme* » aurait eu toutes les chances de tomber dans l'oubli, ne serait-ce que pour les contemporains — tel était effectivement le sort des tristement célèbres *lettres anonymes* envoyées à Puškin, causant le duel et la mort du poète. Mais, en 1860, Dolgorukov publia un livre intitulé *La vérité sur la Russie*¹¹, dont le succès auprès du public français fut indéniable. Cet ouvrage suscita la fureur du gouvernement russe et provoqua la stupeur de la cour et de ceux que Dolgorukov désignait dans son livre comme « *camarilla* », qui craignaient comme la peste les révélations du prince héraldiste au sujet de leurs origines, souvent très récentes, embellies et parfois bien douteuses.

Durant cette même année, le 29 avril 1860 (et non pas 1870 comme l'écrit Ščegolev¹²), un journaliste français d'origine polonaise, A. Michenski, plaça un entrefilet à propos du livre de Dolgorukov dans le « *Courrier du dimanche* », où il expliqua son désenchantement vis-à-vis de cet ouvrage, ayant appris l'existence du « *billet anonyme* » que Dolgorukov avait envoyé au prince M. Voroncov, sans toutefois préciser la source exacte de son information : « ... On nous mit sous les yeux une lettre que l'auteur de cet ouvrage avait adressée à un des hauts personnages dont la généalogie devait figurer dans ledit recueil biographique. Cette lettre était une invitation catégorique à remettre une somme de

9. *Ibid.*, 115.

10. *Ibid.*, 115.

11. « *La vérité sur la Russie* » par le prince Pierre Dolgoroukov, Paris, A. Franck, libraire-éditeur, 1860.

12. V. Ščegolev « Le duel et la mort de Puškin », Moscou, « *Kniga* » 1987, p. 419 (en russe).

LA VÉRITÉ
SUR
LA RUSSIE

PAR
LE PRINCE PIERRE DOLGOROUKOW

PARIS
A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE RICHELIEU, 67
1860

Tous droits réservés par l'auteur.

50 000 roubles au signataire qui, moyennant cette taxe, s'engageait à annuler les documents qu'il disait avoir eu en sa possession et qui rendait incontestable, selon lui, l'origine et la descendance directe du personnage auquel il s'adressait. Le noble prince, indigné, voyant comme nous disons en France, un honteux chantage dans une semblable proposition, fit autographier l'épître audacieuse de l'auteur et en expédia la copie à des milliers de lecteurs. Ce fut une de ces copies qui, en nous édifiant sur la moralité de l'écrivain, nous fit renoncer au compte rendu d'un ouvrage réduit désormais à nos yeux aux proportions d'un infâme libelle¹³. » (p. 4, app)

Cet entrefilet prête le flanc à toutes sortes de critiques, tant il est rempli de choses invraisemblables, trahissant la méconnaissance foncière de la société russe et surtout la condition du prince Voroncov, ce dont Dolgorukov profitera largement dans sa réplique postérieure. Une question mérite d'être posée : Michenski agissait-il de cette façon pour réaliser un « *scoop* », comme on dit de nos jours, ou sous la houlette bien discrète des autorités russes ? Car chaque affirmation dans son entrefilet relève du domaine de l'absurde : en aucun cas Voroncov ne pouvait faire copier le « *billet anonyme* » et encore moins l'expédier par « *milliers d'exemplaires* » aux « *lecteurs* » (de quels lecteurs s'agissait-il ? Ceux des journaux russes ? Ceux de la société mondaine ? Les voisins de son manoir ?) puisque le vieux maréchal était le premier à avoir intérêt à passer sous silence ce « *billet anonyme* » et à observer une certaine discrétion, compte tenu des preuves de ses origines, qu'il savait lui-même très fragiles, sinon fabriquées de toutes pièces. D'autre part, la condition du vieux prince, célèbre maréchal et l'un des plus hauts fonctionnaires de l'empire russe, lui interdisait une pareille démarche (expédier la copie « *à des milliers de lecteurs* ») au risque de se ridiculiser aux yeux de la cour. L'aristocrate russe ne répondait d'ailleurs jamais à une insulte proférée à son égard¹⁴ autrement que par le duel, seul moyen de régler ses comptes. En outre, à supposer que le prince Voroncov eût pu avoir fait montre d'une pareille démarche, ce serait la police et la justice russes qui

13. « Procès... », *ibid.* (Annexe), p. 3.

14. Je crois que c'est justement pour cette raison qu'on ne trouve aucune allusion quant aux *lettres anonymes* dans la deuxième lettre que Puškin adressa au baron de Heeckeren (25.01.1837) et non seulement à cause de « *preuves manquantes* », comme pensait, par exemple, Anna Akhmatova.

seraient entrées en jeu, trop contentes d'ennuyer le prince récalcitrant. Dolgorukov avait largement profité des bévues et des méconnaissances de Michenski. Dans sa réponse, parue dans le *Courrier du dimanche*, quelques jours plus tard, il s'étonne, non sans raison, de l'affirmation du journaliste à propos des « *copies en mille exemplaires* » et s'interroge ironiquement sur le silence des autorités russes de l'époque : « Comment ces copies ont-elles pu ne point arriver à la connaissance du gouvernement russe, auquel l'entretien de sa grande police secrète coûte si cher ? Comment se fait-il que ces copies n'aient fait leur apparition qu'après la publication du livre intitulé *La vérité sur la Russie* ? Pourquoi le maréchal Vorontzov n'a-t-il pas demandé une enquête qu'on ne lui aurait point refusée ?¹⁵ » (p. 10, app). Il va même plus loin : il accuse directement le vieux maréchal... d'être l'auteur du billet anonyme ! Une algarade typique, Dolgorukov ayant l'habitude de rejeter la responsabilité de ses excès sur ses accusateurs. Mais, cette fois-ci il se trompait, car le fils de Voroncov, indigné, n'avait pas laissé cette calomnie sans suite et avait déposé une plainte. Enfin, pour finir avec le journaliste, Dolgorukov insiste sur le fait que « *Michenski et tous les misérables* » complotaient contre lui, suivant l'ordre du gouvernement russe, soucieux de le déshonorer aux yeux du public français.

L'ennui, avec Dolgorukov, c'est que chaque fois qu'il ment, son mensonge contient une grande part de vérité. Dans sa réponse, il étale des faits et les interprète d'une manière si vraisemblable qu'elle peut passer pour suffisamment convaincante aux yeux d'un lecteur inexpérimenté. Il se présente comme opposant au régime autocratique russe, un opposant d'inspiration libérale et constitutionnelle. Quoi de plus naturel que ce régime cherche à miner sa réputation en lui attribuant des actions si basses comme la calomnie et l'escroquerie ? Il explique qu'en fait la guerre journalistique entreprise contre lui n'est rien d'autre que des représailles de la part des autorités russes à propos de son livre *La vérité sur la Russie* afin d'annihiler son effet politique. Ses efforts, d'ailleurs, n'étaient pas restés vains : la société française, avant le procès, verra en lui la victime de l'autocratie russe, victime qui ne pouvait que provoquer une sympathie générale. Mais la réalité était toute autre. Ses mailles à partir avec les autorités n'étaient pas de nature purement

15. « Procès... », *ibid.* (Annexe) p. 10.

politique, il n'y avait rien en lui d'un Gercen ou d'un Ogarëv, et la publication de sa « *Notice...* » relevait plutôt d'un règlement de comptes avec la « nouvelle noblesse » qu'il haïssait. À vrai dire, Dolgoroukov, qui n'hésitait pas à maltraiter la maison Romanov dans cette « *Notice...* », en était quitte pour sa peur, certainement, grâce à son nom et à ses relations. À sa place, un hobereau quelconque aurait écopé non point d'un exil à Viatka, mais du bagne en Sibérie, assorti de la dégradation de son état-civil. C'est seulement du moment où il se retrouve sur le sol français qu'il entame sa carrière d'opposant au régime tsariste et fulmine contre sa police secrète. Et tout laisse à penser que cette image de victime qu'il avait figlée avec soin aurait pu durer encore longtemps, mais le procès de 1860 allait sérieusement perturber puis anéantir cette image d'Épinal. D'autre part le prince héraldiste n'avait pas prévu dans ses escarmouches avec la presse que le procès allait, à la longue, aviver la question des *lettres anonymes* envoyées à Puškin, qui semblait être enterrée depuis des lustres.

P. Ščegolev donna une excellente analyse du procès dans son ouvrage fondamental *Le duel et la mort de Puškin*¹⁶. Néanmoins, il reste encore maintes zones d'ombre et d'incertitude. Vraisemblablement, l'imminent pouchkinien n'avait pas eu accès à l'édition du « *Procès du Prince Worontzow contre le Prince Dolgoroukov et le Courrier du dimanche*¹⁷ ». Autrement, l'on ne peut pas expliquer son silence vis-à-vis de nombre de détails de première importance, comme, justement, une lettre que Dolgoroukov adressa au comte Šuvalov, dont je parlerai plus loin, et qui peut être qualifiée sans ambages de lettre anonyme. En outre, une autre question, essentielle, échappa à l'attention de Ščegolev : comment se fait-il que l'énigme de ces fameuses *lettres anonymes* ne remonte à la surface du procès, d'ailleurs riche en rebondissements ? Cela paraît d'autant plus surprenant que la police secrète russe disposait de quelques spécimens de ces lettres, et l'espion russe, le comte Yakov Tolstoï, résidant à ce moment-là à Paris, suait sang et eau pour

16. Cf. Ščegolev, *op. cit.*, p. 398-408.

17. Ščegolev, semble-t-il, dans son travail, n'avait accès qu'à l'édition de Leipzig contenant le compte rendu abrégé du procès (« *Procès du prince Vorontzov contre le prince Dolgoroukov* », Leipzig, 1862).

engager des plumes vénales susceptibles de placer leurs torchons contre Dolgorukov dans la presse parisienne¹⁸.

D'autre part, Ščegolev, à mon avis, sous-estime considérablement le fait que Dolgorukov, avant même de devenir un émigré politique, était très connu en France. Déjà, en 1843, lors de son premier séjour à Paris, le prince fit paraître une plaquette rédigée directement en français et intitulée « *Notices sur les principales familles de la Russie* » signée comte d'Amalgro, un nom d'emprunt¹⁹. Cette plaquette fut remarquée : si l'on en croit Dolgorukov lui-même, Chateaubriand aurait approuvé cet ouvrage, Chateaubriand qui, comme on sait, n'était guère favorable ni aux Russes ni à la Russie. Il s'agit autant d'un travail d'héraldiste que de polémiste. Tout au long de cette « *Notice...* », Dolgorukov sévit contre « *la nouvelle noblesse* » et se montre à la fois intransigeant et amer à l'égard du « *parti allemand* » et de son emprise sur l'administration russe et, bien sûr, peu aimable pour la « *camarilla* » de la cour, un autre sujet de prédilection du prince historien.

Déjà, à cette époque, il déclare impertinemment que la famille Voroncov « ... n'a aucun lien avec la maison des anciens boyards Worontzow, célèbre dans l'histoire russe aux XV^e et XVI^e siècles²⁰ », et qui était frappée d'extinction. Cette disparition était attestée, ajoute-t-il, par les Archives de l'État et par Бархатная Книга. Il reconnaît néanmoins en Voroncov « ... l'un des plus brillants capitaines de la campagne de 1812 » et « ... un homme des plus grands mérites²¹ ».

Évidemment, la « *Notice...* » devint très vite connue en Russie. Mais elle était emmurée dans un silence quasi total, dû à deux raisons. La première est, de toute évidence, politique (elle vaut à son auteur la désapprobation de l'empereur et l'exil à Viatka). La seconde est plus délicate à analyser. Dolgorukov, dans ses charges contre « *la nouvelle noblesse* », semble n'avoir pris en considération (à moins que, pour des raisons personnelles, il ne se fût agi

18. Au sujet de Jakov Tolstoj voir M. Cadot « L'image de la Russie dans la vie intellectuelle française ». Paris, Fayard, 1967.

19. *Op. cit.*, « *Notice...* », Dans le chapitre qui porte sur la famille de Voroncov, Dolgorukov déclare sans détour que les Voroncov « ... ne sont point issus de l'illustre famille des boyards Worontzow ». *Ibid.*, p. 55.

20. « *Notice...* », p. 55-56.

21. *Ibid.*, p. 56.

d'attaques tout à fait délibérées) que cette nouvelle noblesse, sa cible préférée, était apparentée depuis longtemps avec l'ancienne aristocratie, de sorte que, ne souhaitant blesser que la première, il finit par blesser tout le monde.

C'étaient surtout les Naryškin qui étaient malmenés dans la « Notice.. » : « Écrivant une notice généalogique et non pas une notice mythologique, nous ne discuterons point la prétention des Narychkine à se dire issus des anciens souverains de la ville d'Egra, en Bohême. Leur vrai nom est Yarychkine et leur noblesse date de l'an 1670. Ils étaient des laboureurs du village de Staro-Kirkino, situé à vingt verstes (cinq lieues en France) de la ville de Mickhailow (dans le gouvernement actuel de Riazan). Nathalie Yarichkine, fille de Cyrille Yarichkine, habitait, à Moscou, dans la maison de sa marraine, madame Matvéiew, dont le mari, de simple soldat, s'était élevé à la dignité de boyard et à l'amitié du czar Alexis. Ce prince, qui honorait parfois Matvéiew de ses visites, s'éprit de Nathalie Yarichkine, l'épousa le 21 janvier 1671, et de ce mariage naquit, le 30 mai 1672, Pierre I^{er}. Cyrille Yarichkine, trouvant son nom ignoble (ярыга, ярыжка désignaient un sous-fifre de la police dans la Russie de l'époque. – E.T.)... obtint, pour lui et ses cousins, l'autorisation de s'appeler Narychkine²². » Dolgoroukov, dans son réquisitoire, semble avoir oublié que Maria Antonovna Nariškina (1779-1854) était la femme du prince Sviatopolk-Četvertinskij, l'une des familles russes princières les plus anciennes, que les Naryškin avaient donné à la Russie maints hommes d'État et des diplomates, que, grâce à elle, l'architecture russe s'était enrichie d'un courant artistique, inspiré du rococo, communément appelé « le rococo de Narychkine ». Il n'était pas sans ignorer non plus le célèbre comte Alexis Naryškin (1742-1800), féru de Voltaire et de Rousseau, proche des encyclopédistes, l'un des premiers auteurs russes d'expression française, dont le livre intitulé *Quelques idées de passe-temps*²³ trouva un écho favorable dans le milieu français opposé à la Révolution et à ses excès. J'ai déjà souligné dans mon livre *Pouchkine et la tribu Gontcharov*²⁴ l'importance de l'orthographe du nom « Narychkine » apparu

22. *Ibid.*, p. 56.

23. Cf. Alexis Narichkine. *Quelques idées de passe-temps*. A La Haye, s.n., 1791.

24. E. Ternovsky « Pouchkine et la tribu Gontcharoff ». Klincksieck, Paris, 1992, p. 49. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la façon d'écrire les noms des nobles russes dans la

dans le « *diplôme des cocus* ». À l'époque, dans la presse étrangère, on trouve des orthographes bien différentes : Naruschkin, Nariskin, Naruskine. Celle, plus appropriée à la prononciation russe, fit son apparition dans la « *Notice...* » en 1843, mais déjà l'auteur du « *diplôme des cocus* », en 1836, usa de la même orthographe. Cette approche devient véritablement troublante quand on songe à la haine de Dolgoroukov vis-à-vis de cette famille, haine qui aurait pu pousser le prince héraldiste à la ridiculiser une fois de plus, en notant le nom du célèbre cocu, « *D. Narychkine* », sur ce diplôme. Notons, entre parenthèses, que celui-ci, en 1836, n'était pas « *célèbre* », bien au contraire : il était oublié par la cour et la société (il est mort en 1838). C'est la tradition des pouchkiniens qui l'a rendu célèbre. Dans cette « *Notice...* », apparaît furtivement le nom de Puškin que Dolgoroukov présente comme « ... le poète le plus national qui jamais exista en Russie,...et dont le nom constituera toute une époque dans la littérature russe²⁵ ». La « *Notice...* » provoqua un intérêt et une sympathie pour l'auteur audacieux.

À la même époque, un autre noble russe, Ivan Golovin, allait contribuer à cette notoriété naissante. En effet, Ivan Golovin, qui résidait en France à ce moment-là, publia un livre rédigé en français, *La Russie sous Nicolas I^{er}*²⁶. Auparavant, il avait été rappelé de toute urgence en Russie, car Benkendorf (disparu en 1844), le chef des gendarmes et de la toute-puissante police secrète, ayant appris que Golovin envisageait de faire publier un ouvrage politico-économique, voulut à tout prix empêcher la publication et repêcher son auteur avant qu'il ne devint un réfugié politique. Golovine refusa de se soumettre aux ordres et préféra rester « *pauvre et libre* », selon ses propos, car quelques mois plus tard il fut déchu

presse française était fort chaotique et subissait une nette influence de l'orthographe française. Le passage suivant nous montre à quel point Dolgoroukov était soucieux de conserver la phonétique russe dans l'orthographe française de ses travaux : « *Voulant nous en tenir à l'orthographe russe, nous nous trouvons en dissidence avec plusieurs princes russes, sur la manière d'écrire leurs noms. Ainsi nous écrivons Gagarine au lieu de Gagarin, Kourakine au lieu de Kourakin, etc.* » (« *Notice...* » p. 14). C'est pour cette raison qu'il écrivit *Narychkine*, orthographe inexistante en France de cette époque. C'est cette orthographe-là qui apparut dans le « *diplôme des cocus* ».

25. « *Notice...* », p. 76.

26. « *La Russie sous Nicolas I^{er}* » par M. Ivan Golovin, Paris, Capelle libraire-éditeur, 1845. À propos de ce personnage très controversé, voir une excellente étude de W. Sliwowska « *Un émigré russe en France : Ivan Golovine* ». *Cahiers du monde russe et soviétique*, XI, v.2, p. 221-243, 1972.

de sa nationalité russe, tous ses biens tombant dans le domaine de l'État.

On ne peut que regretter que ce livre, caustique et plein d'esprit, riche en observations de la vie russe, dans lequel tout un chapitre porte sur Pouchkine que l'auteur rencontra à Saint-Pétersbourg, fut si peu connu des pouchkiniens. C'est justement dans ce livre que Golovine relate l'histoire des tracasseries, d'ailleurs semblables à celles dont il fut victime, que Dolgoroukov avait essuyées de la part des autorités russes : « Le prince Dolgoroukov avait, peu auparavant, fait imprimer un opuscule intitulé "Notice sur les principales familles de Russie" par le comte Amalgro (sic). Cette brochure avait soulevé l'indignation de plusieurs nobles et de quelques hautes fonctionnaires russes. En plaçant sous la protection de la France une "Histoire des Romanofs" qu'il était sur le point d'achever, le prince s'était vu attirer son rappel, et comme moi-même je venais de mettre sous presse un traité d'économie politique, je n'eus aucun doute qu'on en voulût à mon livre, quoiqu'on en ignorât complètement le contenu²⁷. »

Le livre de Golovin suscita un vif intérêt, mais c'est un autre ouvrage paru auparavant qui fit connaître le cas Dolgoroukov à toute l'Europe et lui forgea une solide réputation d'opposant et de victime de l'arbitraire du pouvoir russe. Le marquis de Custine, dans son livre « La Russie en 1839 », écrit à propos de cette victime : « ... Vous perdrez la faveur de l'Empereur si vous avouez qu'il est enrhumé du cerveau, et vos amis, au lieu de vous plaindre, diront : Il faut convenir qu'il a été bien imprudent (suivi d'une note en bas de page). C'est ce qui arrive alors au prince Dolgoroukov, auteur d'une brochure inoffensive intitulée : "Notice sur les Principales familles de la Russie". Dans cette brochure, l'écrivain, en faveur duquel proteste le "Journal des Débats", publie ce que tout le monde sait : les Romanow, moins nobles que lui, sont montés sur le trône au commencement du XVII^e siècle, par l'effet d'une élection contestée par les Troubetzkoï, élus d'abord, et contre les prétentions de plusieurs autres grandes familles. Tel est le crime pour lequel un grand seigneur peut être aujourd'hui exilé en Sibérie, à Viatka !²⁸ »

27. *Ibid.*, p. 4.

28. « La Russie en 1839 par le marquis de Custine », Tome troisième, Paris, Librairie d'Amyot, Éditeur, 1846, p. 378.

Cette notoriété acquise au moment du procès fut un atout considérable pour Dolgorukov. L'effet produit par son livre *La vérité sur la Russie* allait consolider l'image de son auteur : celle d'un opposant, d'un libéral et d'un martyr du despotisme tsariste.

Ce livre, rédigé en français et où l'on perçoit une teinte archaïque, surannée, de la langue française, si propre en général à la noblesse russe de l'époque, est remarquable à plus d'un titre. Dolgorukov fut l'un des premiers pamphlétaires russes (sinon le premier) à exiger, pour le bien du pays, d'appliquer la séparation des pouvoirs, d'abolir le « чин », système engendrant une classe « de parasites privilégiés » qui échappe totalement au contrôle de l'État et de l'empereur lui-même. Ses propos contre l'incapacité et la corruption de l'administration et de la « camarilla » de la cour sont d'une violence inouïe. Tout le monde en est pour ses frais : le pouvoir, la police secrète, la société, la cour. Il n'épargne personne. Ces philippiques, à propos de l'absence de liberté et de la déplorable condition des paysans, pourraient être signées par Gercen. Quelques-unes de ses remarques frappent encore par le bon sens du prince héraldiste. Ainsi celle où il propose d'affranchir les paysans, en même temps que de mettre à leur disposition une partie des terres de leurs seigneurs, avec pour but non seulement d'améliorer leur sort, mais aussi d'éviter l'explosion sociale qui risquerait de se produire, dans la mesure où la paysannerie, ayant acquis la liberté et perdu sa base économique, certes aléatoire, se retrouverait dans un dénuement total.

Il brosse enfin un triste tableau de la vie d'un noble russe « ... qui a le droit d'aller et de venir à volonté, à moins qu'il ne soit jeté dans un cachot sans jugement ni procès. Au reste, point de liberté d'opinion, point de liberté de conscience, pas l'ombre d'une garantie de liberté individuelle. Les droits civiques du dernier d'entre les portefaix d'un pays constitutionnel surpassent incontestablement, et de beaucoup, les privilèges d'un noble russe !²⁹ » Et il ne voit qu'une seule solution pacifique pour délivrer la Russie d'un « despotisme tartare », selon ses propos, à savoir profondes réformes constitutionnelles de l'État russe : « Ne vaudrait-il point mille fois mieux pour la dignité et l'honneur de la noblesse russe, renoncer à de prétendus privilèges qui ne sont, en réalité, que les

29. « La vérité sur la Russie... », p. 134-239, (« De la noblesse... »).

anneaux de la chaîne par laquelle elle se trouve rivée au poteau de l'esclavage ! Ne vaudrait-il point mieux avoir des lois sages et justes, vis-à-vis desquelles tout le monde serait égal, qui seraient faites non par un caprice d'un homme et les intrigues d'une camarilla, mais par la volonté et le concours indirect de tous les hommes éclairés du pays, au moyen de représentants régulièrement élus ?³⁰ »

Il faut ajouter que Dolgorukov était l'un des rares écrivains russes de son temps à défendre ardemment la cause polonaise.

Parlant de l'exil, qu'il avait connu lui-même, comme d'une arme favorite du gouvernement russe utilisée sans hésitation contre tout opposant ou seulement supposé tel, Dolgorukov remarque : « Le célèbre poète Pouchkine a été exilé à la campagne, Spéranski a été exilé à Perm, etc. La liste des personnes arbitrairement exilées est bien longue, surtout sous le règne de Nicolas³¹. »

Tel fut le personnage qui se trouva au cœur du procès en 1860. L'avocat de Voroncov, Me Mathieu, fut certainement sans illusion dans sa plaidoirie éloquente et prolixie. Il devait savoir pertinemment que sa tâche ne serait pas des plus faciles. Pour réussir, il lui fallait d'abord briser l'image d'un libéral, d'une victime du pouvoir arbitraire que Dolgorukov avait forgée, jouissant du soutien de l'opinion française, et montrer que le prince écrivain était capable d'effectuer les œuvres les plus basses qui lui étaient reprochées.

D'autre part, Me Mathieu se trouva également dans une situation très embarrassante quand surgit la question de l'authenticité de la famille Voroncov : était-elle descendante légitime de la maison des boyards ou bien usurpatrice ? Il est tout à fait clair que si la défense avait disposé du moindre soupçon sur l'existence de documents de cette nature, prouvant ce lien de manière indéniable, elle n'aurait pas manqué d'en profiter. Ainsi, Dolgorukov aurait pu subir un très grave préjudice en tant que faussaire de la vérité historique, et l'accusation de cet acabit, une fois démontrée, pouvait être définitive lors du déroulement de ce procès. Mais, malheureusement, les documents portant sur l'authenticité de la famille du vieux prince, qui voulait à tout prix rattacher celle-ci à la vieille maison des boyards et que Dolgorukov avait brûlé d'avoir, n'exis-

30. *Ibid.*, p. 233.

31. *Ibid.*, p. 232.

taient pas et ne pouvaient pas exister. L'inscription d'une famille noble dans Бархатная Книга au XVII^e siècle, relevait d'un rituel presque sacré : si une famille était frappée d'extinction, ce fait, enregistré dans Бархатная Книга, tenait lieu de vérité absolue. Aucun cas de falsification de Бархатная Книга n'est connu. Les règles étaient strictes pour rentrer dans ce panthéon de la noblesse russe, et cet honneur était même refusé à la famille des princes Volkonskij, dont le titre n'était pas reconnu malgré le fait qu'ils occupaient des fonctions très importantes dans l'armée ou dans l'administration³². Voroncov, en proie à ses prétentions nobiliaires, mentit, et Dolgorukov, avec son habituelle mauvaise joie, en profita.

Me Mathieu avait choisi, d'ailleurs sans trop de succès, une stratégie qui devait, en catimini, éclipser le problème de l'authenticité de la famille Voroncov et plutôt mettre en relief la respectabilité du vieux prince, outragé à titre posthume. Personne, pas même Dolgorukov, ne contestait ses qualités personnelles et la réussite de sa carrière. Il déclara, en bon Français de l'époque de Napoléon III, que ses réussites avaient été suffisantes pour que le vieux prince ne brigua pas de manière peu honnête des origines qui ne seraient pas siennes. Il minimisa la question de l'authenticité jusqu'à l'annihiler et ajouta : « S'il avait été le premier de sa race, il aurait pu dire, comme ce héros des guerres de la République et de l'Empire, sergent aux Gardes, devenu par son courage maréchal de France et duc de Dantzick : "Moi aussi je suis un ancêtre"³³. ». S'appuyant sur l'analyse graphologique entreprise par M. Delarue, l'avocat lança solennellement : « Je dis au prince Dolgoroukov : Vous n'êtes pas seulement un diffamateur, vous êtes un calomniateur. Ce que vous appelez un faux (il s'agit du billet accompagnant la lettre du prince à Voroncov – E.T.), en l'appliquant au maréchal Worontzow, est votre œuvre à vous. C'est vous qui avez écrit ce billet anonyme, reçu par le prince, dans les circonstances que j'ai racontées, dans cette lettre scellée de vos armes, à côté de cette lettre que vous reconnaissez comme votre œuvre³⁴. »

32. Cf. « La Notice... ». Dolgorukov remarque, entre autres, que « ... la jouissance de (leur) titre fut longtemps contestée par les familles issues de Saint-Michel de Tchernigow par lignée légitime. À la fin du XVII^e siècle, leur titre de prince fut reconnu, mais l'admission au *livre de velours* leur fut refusée », p. 24.

33. « Procès... » p. 37.

34. *Ibid.*, p. 56.

La plaidoirie de Me Marie, avocat de Dolgorukov, était sans aucun doute inspirée par son client. Et, comme il sied à un défenseur habile, ne visa, en premier chef, que les points les plus vulnérables de la plaidoirie de son adversaire. Ils étaient fort nombreux. Pourquoi, s'interroge-t-il, le vieux prince Voroncov n'avait-il jamais protesté publiquement en 1843, quand la fameuse « *Notice...* » fut publiée ? Pourquoi le fils de celui-ci n'avait-il déposé sa plainte que seulement à partir du moment où Dolgorukov devint réfugié politique ? N'avait-il pas agi sous la houlette des autorités russes, désireuses de se venger de l'auteur du livre *La vérité sur la Russie* et ainsi de le compromettre, lui qui avait déjà payé de l'exil ses opinions libérales ? Pourquoi le vieux Voroncov ne s'était-il pas adressé aux autorités russes au moment de la réception de ce billet anonyme pour qu'une enquête puisse établir la vérité et son auteur être retrouvé ? Pour quelle raison enfin Voroncov n'avait-il pas tenu promesse de fournir ces documents, preuve irréfutable de l'authenticité de ses liens avec la maison des boyards, documents que Dolgorukov avait attendus en vain ? En continuant ses investigations, Me Marie va encore plus loin : Dolgorukov est victime, non seulement du régime autoritaire russe, mais également de la puissante famille Voroncov. Selon Me Marie, son client a une situation qui n'est guère enviable : traqué par la police russe, à moitié ruiné, il mène une vie incertaine, pleine d'angoisses, mais néanmoins libre, ce qui devrait souligner le noble aspect de sa personnalité. Malgré son rang et sa condition il n'avait en effet pas hésité à abandonner sa patrie pour retrouver la liberté : « on ne quitte pas facilement cette jalouse patrie » (c'est-à-dire la Russie – E.T.). Pour la quitter, il faut savoir vivre fièrement et sans trop se soucier de sa fortune, il faut savoir dire, comme le fit noblement le prince Dolgorukov dans un de ses écrits : « On peut bien payer d'une partie de sa fortune le droit de parler et d'agir librement³⁵. » Il détaille, avec délectation, les passages les plus critiques vis-à-vis du régime russe du livre du prince, passages censés convaincre le jury de la sincérité de ce témoin téméraire, mais digne de confiance. Pour terminer, il concentre son tir sur l'analyse graphologique, en lui refusant le moindre crédit.

La question suivante, soulevée par Me Marie — pourquoi le vieux Voroncov, de son vivant, n'a-t-il jamais accusé Dolgorukov

35. *Ibid.*, p. 99.

d'être l'auteur du billet anonyme ? — fut embarrassante pour la défense et resta sans réponse. Si c'était le cas, Dolgorukov, comme n'importe quel aristocrate ou noble de l'époque, aurait dû immédiatement provoquer Voroncov en duel, ou, compte tenu de l'âge avancé de celui-ci, l'un de ses proches, pour réparer ce déshonneur avant que les autorités ou la police n'interviennent. On connaît la haine que suscitait le duel chez Nicolas I, et ce duel pouvait éventuellement produire des effets néfastes aussi bien pour Voroncov que pour son adversaire, ou, du moins, perturber la fin de la brillante carrière du maréchal. Ne pouvant pas provoquer Dolgorukov en duel, ne voulant pas non plus payer la rançon de ses prétentions nobiliaires, Voroncov n'avait que des marges de manœuvre très étroites, sinon une seule solution, qui lui assurerait une sortie honorable : ne pas répondre au billet anonyme et l'abandonner à l'oubli. Ce qui fut fait.

D'autre part, si, en 1843 ou en 1856, l'affaire du « *billet anonyme* » avait été rendue publique, la question de l'authenticité de la famille Voroncov aurait émergé de nouveau, et cette fois sous de fâcheux auspices pour le maréchal, car il savait que le prince héraldiste pouvait avoir des preuves hautement irréfutables, comme, par exemple, l'extrait de Бархатная Книга attestant l'extinction de la maison des boyards Voroncov.

Une autre question, posée par Me Marie, n'obtint aucune réponse non plus, bien qu'elle mît la défense dans l'embarras : pour quelle raison le fils Voroncov attendit-il le moment où Dolgorukov devînt réfugié politique pour l'attaquer en justice ? Est-ce parce que le prince héraldiste avait porté à l'égard de son père une accusation aussi grave qu'absurde, en le désignant à son tour comme l'auteur du « *billet anonyme* », ou bien était-ce pour déclencher des hostilités dans tous les sens contre le prince devenu réfugié politique ? Une chose est sûre cependant : le fils Voroncov garda un contact étroit avec l'espion russe Jaakov Tolstoj, lors du procès. Tolstoj suivit minutieusement le déroulement des débats et informa le gouvernement de tous les aléas et méandres de cette invraisemblable affaire. Il se mit en quatre pour nuire à la réputation de Dolgorukov par l'action de plumes corrompues de folliculaires parisiens du genre Michenskij³⁶. D'autres faits, non moins importants,

36. Cf. M. Cadot, *op. cit.*.

peuvent alimenter l'hypothèse d'un complot ourdi contre Dolgoroukov par la Chancellerie secrète, laquelle voulait anéantir ce fugitif ayant réussi à passer à travers ses mailles. Dans ce cas, le fils Voroncov pouvait passer pour un simple « ... *instrument complaisant de haines* » comme s'interrogea plus tard le substitut du procureur impérial.

Après les plaidoiries des deux avocats, aucun élément nouveau n'apparut. Il faut attendre le réquisitoire du Ministère public et les « *Conclusions de M. Séverin Dumas, Substitut du Procureur Impérial* » pour qu'un fait inédit et de taille (aussi bien pour l'accusation que pour les pouchkiniens à venir !) se fit jour et que le procès basculât. Séverin Dumas porta à la connaissance du tribunal une correspondance échangée entre Dolgoroukov et le jeune comte Šuvalov³⁷ dans le courant du mois d'octobre 1861. Il y est question d'une véritable lettre anonyme d'un genre bien particulier (décidément, en ce qui concerne sa passion des lettres anonymes, Dolgoroukov était intarissable) *puisqu'elle était signée mais ne comportait aucune mention de son correspondant, ce qui offrait à son auteur occasion de se tirer d'affaire, si la réaction de Šuvalov était hostile, en expliquant que l'envoi avait été fait par mégarde ou par erreur.*

Dolgoroukov savait que les Russes résidant en France ou visitant ce pays, à part les révolutionnaires comme Gercen, le fuyaient comme un pestiféré. Deux ans s'étaient écoulés depuis sa fuite de Russie. Il avait connu jadis le père de Šuvalov (plus tard, dans ses « *Mémoires* », il brossera de lui un portrait très méprisant) à Saint-Pétersbourg. Mais, potinier exalté et amateur de commérages mondains, il attendait avec impatience une réaction de la cour et de la société à propos de sa fuite rocambolesque.

Qui pouvait mieux lui fournir cette information que ce jeune comte Šuvalov, issu du même milieu que le prince ? Peu perspicace — car Dolgoroukov devait se douter que les Russes, par peur ou par mépris, éviteraient tout, contact avec lui — ou emporté par sa curiosité, il adresse à Šuvalov un billet aux allures de lettre anonyme ayant, par-dessus le marché, un aspect très sibyllin, comme s'il

37. Il s'agit du fils de G. P. Šuvalov, neveu du célèbre maréchal A. P. Šuvalov (1802-1873).

s'agissait d'une invitation à un conciliabule, ce qui sidéra et effraya son correspondant.

« Au comte Schouvalov

12, rue de Miromesnil

J'aurais bien voulu causer avec vous sur l'état des choses en Russie, en présence des orages que l'incapacité du gouvernement amasse sur notre pauvre pays.

Vous m'auriez trouvé seul, après-demain mercredi, de midi à dix heures.

Mille politesses.

Petr Dolgoroukov³⁸. »

La réponse du comte Šuvalov ne se fit pas attendre.

« La conformité des noms et même la similitude d'adresses amènent tant d'erreurs que j'ai hésité à croire que votre billet fût pour moi. J'hésite encore mais, en tous cas, je préfère vous dire que je ne partage pas votre avis sur le gouvernement russe. J'ignore quels sont les désastres que vous redoutez. Si j'y croyais, ce serait en Russie, au service du gouvernement, que je mettrais toute mon énergie, et ce ne serait pas dans une conférence mystérieuse de la rue de Miromesnil que je chercherais le salut de mon pays. Recevez l'expression de mes civilités.

Le comte P.-G. Schouvalov³⁹. »

16 octobre 1861

38, rue Gabrielle. »

Le jour suivant, Šuvalov reçut cette réponse.

« Le billet que vous avez trouvé dans la lettre n'était destiné ni à vous, ni à personne de votre famille : il était destiné à un de mes compatriotes. Je me suis trompé en cachetant les deux paquets. J'ai mis dans le paquet de l'autre le billet à vous destiné. Ce billet m'a été restitué et je vous le fais passer sous ce pli. Vous avez parfaitement raison de croire que l'autre billet ne pouvait vous être destiné.

Recevez l'expression de mes civilités⁴⁰. »

On peut regretter que le substitut du procureur ne crût pas bon de préciser si un autre billet prétendument destiné à Šuvalov se trouvait réellement dans le paquet mystérieux. Pour ma part, je pense qu'il s'agissait d'un subterfuge, habituel chez Dolgoroukov, subterfuge grossier et maladroit qui respirait de très loin le mensonge. Je pense également que la mise à jour de cette lettre de Dol-

38. « Procès... » p. 355.

39. *Ibid.*, p. 355-356.

40. *Ibid.*, p. 357.

goroukov adressée à Šuvalov décida le jury : il constatait presque le même *procédé dans la composition des deux « billets »*, la même manière de réagir à partir du moment où l'affaire ne pouvait se poursuivre dans le sens voulu par le prince. La ressemblance était trop troublante et le jury condamna Dolgoroukov et le Courrier du dimanche qui l'avait soutenu. De plus, Dolgoroukov perdit la sympathie générale dont il avait joui jusqu'alors dans la société française.

L'un des corollaires les plus importants du procès, et que le prince héraldiste n'avait pas prévu, consistait en ce que la rumeur, éteinte depuis longtemps, lui attribuant la parenté des lettres anonymes envoyées à Puškin, remontait à la surface et ravivait l'intérêt des pouchkiniens russes pour l'histoire dramatique de la disparition du poète. Dolgoroukov se trouva au centre de leurs investigations, avec moins de chance, cette fois-ci, car ils ne prêtèrent aucune attention ni à sa notoriété (ils l'ignorèrent même parfois tout simplement), ni à sa réputation (d'ailleurs déjà ternie) de victime de l'arbitraire du pouvoir russe, ni à la renommée littéraire que lui avait procurée « *La vérité sur la Russie* ». Ce procès marque véritablement le début de la recherche sur le duel et la mort de Puškin.

À première vue, on ne peut que s'étonner du fait que, durant ce procès, la question des lettres anonymes fût passée totalement sous silence. Si l'on admet que la Chancellerie secrète fût à l'origine de la plainte déposée par le fils Voroncov, comment expliquer que les affidés de l'ambassade russe que Jaakov Tolstoj avait toujours eus sous la main, n'eussent pas répandu par voie de presse la rumeur à propos de la parenté des lettres anonymes ? Les accusations de cet ordre, ô combien plus importantes que celles d'escroquerie ou de chantage, auraient pu, sans aucun doute, plonger dès le début Dolgoroukov dans la pire des situations, et la condamnation eût été unanime, nonobstant sa réputation de victime du tsarisme. Et pourtant, rien n'en fut fait.

On peut supposer que la police secrète, désormais suffisamment bien informée à ce sujet, avait eu ses raisons. Il faut rappeler que, dès le début de l'enquête sur les circonstances du duel de Puškin et d'Anthès, cette affaire prit l'allure d'une affaire d'état. Trop de personnages très importants semblaient y être mêlés. Laisser répandre l'information au sujet des *Lettres anonymes* et de Dolgoroukov comme auteur présumé, signifiait éventuellement toucher, par

ricochet, les Nesselorode, Benkendorf, Uvarov, sans parler de Nicolas I^{er} lui-même, qui était certainement visé dans ces *lettres anonymes* ⁴¹.

En 1860, Dolgorukov, émigré politique, fuyant les affidés de la police russe, passant d'un pays à l'autre, considérablement appauvri, du moins par rapport à sa fortune restée en Russie, n'avait pas hésité un seul instant à s'opposer au personnage le plus puissant de l'empire russe qu'était le prince Voroncov, même si ce défi relevait davantage de l'insolence et du sempiternel sentiment que tout fût permis au descendant de Rjurik. Ščegolev avait raison : celui qui composa le « *diplôme des cocus* » en 1836, avec un parallèle évident des « *couples* » Alexandre I / Naryškina, Nicolas I / Natalia Nikolaevna Puškina avait dû faire preuve d'une insolence tout à fait exceptionnelle, car une pareille illusion pouvait être considérée comme un crime de lèse majesté, et l'on sait que l'empereur supportait mal toute allusion concernant sa vie privée. Ni le prince Ivan Gagarin, ni le comte Sergej Uvarov, encore moins d'autres candidats à ces lettres anonymes, n'auraient pu braver le courroux de l'empereur. Mais cette insolence était dans le sang de Dolgorukov qui, déjà dans sa jeunesse, considérait la famille impériale comme usurpatrice. Dans l'histoire du « *billet anonyme* » envoyé à Voroncov, cette insolence extrême est de même nature que celle des lettres anonymes, bien que presque vingt ans se soient écoulés entre les deux événements.

*Université Charles-de-Gaulle, Lille 3 —
UFR d'Études romanes, slaves et orientales*

41. Cf. Ščegolev, *op. cit.*, p. 392-398.